

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 17

Artikel: Aô catsimo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199331>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de trente ans sa cadette... Ça vous étonne, je le comprends ; mais toutes les femmes n'ont pas votre opinion sur le mariage, il en est, croyez-moi, qui, pour avoir un mari, accepteraient le... diable.

— Votre femme l'a bien prouvé, s'écrierent en cœur les deux sœurs.

Les pierres des murs ont des oreilles... dans certaines circonstances, malice des choses à défaut de celle des gens.

Le complaisant voisin n'avait pas atteint le bout de la rue, pas bien longue pourtant, que la réponse des deux sœurs était connue et approuvée. Il en est toujours ainsi des traits d'esprit, qui, plus ils sont méchants, plus ils font long feu.

Les rieurs, cette fois, ne furent pas du côté de la barbe.

SINE.

Le futur.

Un avis a paru l'autre jour, dans le journal, indiquant une maison à vendre, à proximité du *futur* pont Cité-Caroline.

En lisant cet avis, je me disais que le *futur* est un temps du verbe, qui doit avoir été créé pour les Lausannois, spécialement.

Aujourd'hui, nous vivons, il est vrai, un peu plus *au présent*, mais le temps est encore dans toutes les mémoires, où Lausanne n'était qu'une ville future et où les guides ne pouvaient signaler à nos visiteurs que des emplacements.

En effet, n'avons-nous pas eu, pendant nombre d'années, l'emplacement du *futur* palais universitaire ? Nous avions l'emplacement du *futur* Hôtel des Postes, celui de la *future* Banque cantonale. Le *futur* quai d'Ouchy ne fut pas discuté moins longtemps que la *future* avenue Montbenon-gare. Les *futurs* tramways eurent leur temps, ainsi que le *futur* chemin de fer Lausanne-Signal.

Ouchy, la Pontaise, la Cité et Montbenon ne se disputèrent-ils pas longuement le *futur* emplacement de la statue de Guillaume Tell ? Cette statue a trouvé enfin sa place définitive et même son piédestal, mais le moment est encore au *futur*, où elle pourra en prendre possession.

Il nous reste encore les *futurs* ponts, la *future* gare et la *future* grande salle

— Mais, objectez-vous, je ne vois point ce qu'il y a d'étonnant à cela ? il en est ainsi partout.

— Plus ou moins.

X.

Le plus crâne des trois.

Trois particuliers étaient cités devant un de nos préfets pour une contravention quelconque. C'était il y a juste quinze jours. Ils devaient dans le corridor de la préfecture, attendant d'être appelés par l'huisser. On venait d'apprendre la rupture des relations diplomatiques entre la Suisse et l'Italie. Nos trois compagnons envisageaient l'éventualité d'une mobilisation générale.

— Moi, disait l'un, je voudrais bien les voir faire seulement semblant d'approcher de la frontière. Je t'en canarderais dix en cinq sec avant qu'ils aient eu le temps de charger leurs flingots... On est de l'élite, on connaît le maniement de l'arme, et puis on est leste !

— L'élite ! dit le second, ça est bon pour le premier coup de feu, pour émoustiller un peu l'ennemi ; mais pour soutenir l'attaque, il n'y a encore rien à la landwehr. Et si que je peux t'en causer en connaissance de cause, puisque j'en suis.

— Par rapport au landsturm, fit le troisième, vous n'êtes que des cracets, tant l'élite que la landwehr. Que feriez-vous si vous ne vous sentiez pas appuyés par l'espoir suprême de la patrie ? Vous seriez, ma foi, de jolis cocos,

une fois votre poudre brûlée, si nous, le landsturm, on n'était pas prêt à foncer sur l'ennemi ; si, au moment de la grande épéeclée, on ne se trouvait pas derrière vous pour vous dire : Ayez pas peur ; les vieux, on est là !

Par la porte entrebâillée de son cabinet, le préfet entendait le colloque. Voulant éprouver le courage du trio, il déchargea les six coups d'un revolver sur un rondin de fayard qui flambait dans la cheminée. Il jeta ensuite un regard dans le corridor : l'élite et la landwehr n'étaient plus visibles ; elles avaient battu en retraite. Seul, collé sur un banc, demeurait le landsturm.

— Vous êtes un rude lapin, vous, lui dit le préfet ; vous n'avez pas eu la frousse ! Il faudra, bien malgré moi, que je vous colle une petite amende pour votre contravention ; mais vous m'avez fait un trop grand plaisir pour que je vous laisse aller sans un autre cadeau. Qu'est-ce que je puis bien vous offrir ?

— Eh bien, monsieur le préfet, puisque c'est un effet de votre bonté, je vous demanderais une paire de culottes, pour tout de suite.

— Pour tout de suite ?

— Oui, monsieur le préfet, parce que... parce que... enfin... oui... vous comprenez....

A propos d'enseignes.

Les financiers et les hommes d'affaires sont actuellement les maîtres du monde. Tout leur doit soumission et respect et le simple mortel qui ne rêve pas constamment coups de bourse, spéculations, dividendes, etc., est fort peu considéré.

L'art lui-même a dû baisser pavillon devant le veau d'or. Un artiste ne compte plus par son génie, mais par son habileté à bien placer ses œuvres et à s'enrichir. De là, cette tendance à sacrifier l'art véritable aux goûts plus ou moins éclairés des acheteurs. De là, aussi, cette indifférence de la forme et de ce qui est agréable à l'œil, pour tout ce qui ne tient pas à l'art proprement dit. Il faut du pratique — comme si cette qualité ne pouvait concilier avec l'élégance de la forme — de l'ébouriffant, du tire-l'œil. Plus nos regards sont choqués, mieux ça vaut. Cela est tout particulièrement appréciable en matière d'enseignes. Que de choses horribles on voit aujourd'hui dans ce domaine ! Où sont les jolies enseignes de jadis, artistement découpées et dont les poétiques allégories charmaient les regards ?

Eh bien, non, elles ne sont pas à jamais disparues, les jolies enseignes. Voilà que ça recommence. Une louable réaction se manifeste, qui finira bien par avoir raison du mauvais goût, du clinquant, du grotesque et du colossal ridicule.

« La première des enseignes artistiques modernes a fait son apparition, dit le *Petit Parisien*. Elle a été posée au-dessus de la boutique d'un libraire du quai Voltaire, à Paris.

» Elle est exquise cette enseigne. Elle représente une feuille de vénit, arrachée, dirait-on, à quelque antique antiphonaire. Au milieu de cette feuille, une figure de Vierge à l'Enfant Jésus, peinte sur verre et sertie de plombs, à la manière des anciens vitrariins, s'enlève en vigueur sur le ciel : « A l'image de la Vierge », dit l'inscription.

» L'enseigne proprement dite pend à l'extrémité d'une hampe en fer forgé et doré, terminée par une massive fleur de lis. Le tout est d'un moyenâgeux extrêmement moderne ; l'archaïsme et la fantaisie s'y mêlent en un tout absolument délicieux.

» Cette enseigne porte la signature de maître Adolphe Willette, le charmant dessinateur que des œuvres de premier ordre ont signalé, depuis longtemps déjà, à l'attention des artistes et du public. *

À catsimo.

Ne sé pas coumeint dão dianstre cein va ora, mà, mé seimbllo que lè dzouvenès dzéins ne respectent perein et n'ont quasu min dë religion. La maiti de cliaio que vont ào catsimo, l'ai vont pace que faut l'ai allâ devant dè coumenyi et la boun'eimpertia n'attuont diéro totès cliaio bounès résous que lao diont lè menistres po lè z'eimèyi dein lo drai tsemin et ein férè dái vretablio chrétiens na pas dái braillons et dái tsersropès !

L'est veré que cliaio valottets et cliaio felhiet-s sont onco dzouveno et, quand on est pas frôu dè l'écoula, on a pou d'écheint, on ne sondè qu'à s'amusâ et à férè dái farces ; faut que jeunesse se passel s'on dit ; mà, mé seimbllo que po s'amusâ, po derè et férè dái foléra, dévetriont cein férè, na pa ào prédzo, ào catsimo àobin à l'écoula, mà quand l'ont la saillita, quand sont pè l'hotô àobin défrê.

Vu vo z'en contâ quès hoai po vo montrâ quinna cacibraille dè bouébo l'ai a ora et coumeint sè couduisont, sai ào prédzo, sai ào catsimo.

Le bon vilho menistre dè B... espliquâvè lo symbole dái z'apôtres, que tsacon lo sâ su lo bet dão dái ; adon po poai mi lo lão férè eintrâ dein la tête, l'avâ partadzi lo symbole ein trai z'aleçons, àobin trai chapitres se vo volliai et quand l'uron tot cein raccordâ bin adrai, lo menistre lè z'a récitat :

— Quelles sont les trois parties du symbole des apôtres ? que lo démandè ào Fréderi ào dragon.

Lo gailla, qu'étai pou dégremelhi, n'en sa-vai mardié rein.

Adon ion dè cliaio bons qu'étai à n'on banc pè derrâi ne l'ai socilliète pas :

— La première, la seconde et la troisième !

Et noutron patifou, tot conteint, repond lo mim'affero ào menistre.

Ora, vaitsé l'autra, miméro dou :

Lo menistre dè R..., quand coumeincivè lo catsimo, avâ coutema dè férè liaire à cliaio bouébo on part dè chapitres, sai su lo Nové, sai su lo vilho Testament et lo fasiont tsacon à tor, on dzo l'on, on dzo l'autro.

Dévant Pâkiès passâ, lè z'avâ fe liaire tot ào coumeincémeint, dein la Genèse, et l'étai lo gros Marque que liaisaï.

Cein allâ bin tantq'ao chapitre dou io sè dit : « Puis ensuite, il créa la femme... » et cé verset sè trâovâvè tot ào fin bas dão folhiet et faillai veri po liaire plie levè ; mà, noutron coo n'a pas veri fenameint on folhiet, n'en verè-te pas dou et cein arrevâvè adon quatre chapitres plie levè io 'cein sè parlè dè Noé, quand fasai l'artse, dè manière et dè façon que lo Marque, que débliotâvè cein à la coaita, a liaisaï dinse :

« Puis ensuite, il créa la femme... et la goudronna en dedans et en dehors !... »

Lo menistre, à cein que paret, n'a pas pu sè rateni dè recaffâ dè tot son sou, quand l'eut oïu cliaio bétanie et vo dévenâ prâo que ti lè catéuméno ein ont fè atant !

Ménagerie d'amoureux.

Lui. — Mon petit pi-geon, embrasse-moi.
Elle. — Pas aujour-d'hui, mon gros chien.
Lui. — Pourquoi pas aujourd'hui, ma petite chatte ?

Elle — Je te connais, vilain renard ; tu voudras me tromper, pauvre brebis que je suis, mais je ne suis pas une oie pour me laisser ainsi attirer dans l'antre du lion.

Lui. — Mon petit poulet, pourquoi te fâches-tu comme un dindon ? Je ne t'ai jamais trom-

